

Olivier Blanckart, agitateur tout-terrain

Jugeant inéquitable le traitement des arts par la société, cet artiste combattant dérange en retournant contre elle les icônes qu'elle produit

IL S'APPELLE Olivier Blanckart. Il s'appelle aussi Jean-Paul Sartre, Fabien Barthez, Guy Debord, Yves Klein, Joseph Beuys, Philippe Sollers et Elton John. Du premier il a le strabisme et la pipe, du deuxième la calvitie et le maillot, du troisième l'air d'un moine, et ainsi de suite. C'est selon les circonstances. Olivier Blanckart a inventé le transformisme citationnel artistique.

Explication : l'apparence de ces grands hommes est connue de tous par quelques photographies reproduites à l'infini. Blanckart les refait. Il se change en Sartre, tel que le philosophe a été fixé par Henri Cartier-Bresson sur le pont des Arts. Il trouve la paire de lunettes convenable. Il cherche la pipe la plus ressemblante possible. « *Là, j'ai eu de la chance. Je suis allé dans la boutique où Sartre achetait ses pipes, et la marchande m'a immédiatement aidé : elle se souvenait du modèle, de la qualité du tabac. J'ai donc acheté la pipe de Sartre.* » Aux Puces, il trouve une canadienne qui fera l'affaire. Il ne reste plus qu'à prendre la pose sur la passerelle un jour de brouillard. Ainsi s'obtient une vraie image d'un faux Sartre plus Sartre que le vrai. Ainsi une perturbation est-elle introduite dans l'économie des images.

Elle provoque le malentendu, le trouble, le rire. Le malentendu quand de pieux admirateurs du situationnisme prennent son pseudo-Debord pour une relique miraculeusement préservée ; le trouble quand le visiteur commence à se douter de quelque chose parce que la ressemblance n'est pas toujours parfaite et parce que Blanckart, si habile soit-il à se métamorphoser, est plus crédible en Coluche qu'en Beuys, en Spielberg qu'en Balzac ; le rire quand l'artifice est dévoilé. « *Une exposition dans laquelle les gens se marrent, ce n'est pas très fréquent dans l'art contemporain.* »

IRRÉDUCTIBLE OPPOSANT

Aussi Blanckart a-t-il eu longtemps la mauvaise réputation de ne pas être un artiste sérieux, mais un énergumène vulgaire encombrant. En 1998, il provoque un incident diplomatique entre le Luxembourg et la France pour avoir exposé au Casino Luxembourg *Le Bity*, représentation scabreuse de Jacques Chirac. En 1999, il surprend la Biennale de Venise en parcourant les canaux sur une embarcation en forme de phallus. En 2000, il assiste à une conférence de presse de Catherine Trautmann, alors ministre de la culture, costumé en Coluche et tenant un panneau où il avait écrit « *Vive le syndicat!* ». On imagine l'agacement des institutionnels.

Lesquels ont tout essayé pour régler le cas

BIOGRAPHIE

► 1959

Naissance à Bruxelles.

► 1979

CAP de plombier-chauffagiste à Saint-Brieuc.

► 1991

S'installe à Paris, à l'Hôpital Ephémère.

► 1996

Début des « Remixes » et des portraits photographiques.

Blanckart : les menaces de procès et les propositions d'exposition, le mépris et la douceur. En pure perte. Sur ce sujet, Blanckart est infatigable : pétitions, tracts, collectifs, affiches sont au nombre de ses spécialités, servies par un style polémique qui fait mal. Une lettre ouverte à la délégation aux arts plastiques est intitulée : « *Plus que l'inaction et moins que le mouvement : ramper...* »

Irréductible opposant, il voit aujourd'hui dans le Palais de Tokyo le siège de « *la bourriaud-cratie* (du nom de Nicolas Bourriaud, codirecteur dudit Palais) qui chasse en meute ». « *Ce n'est pas la présence de l'Etat dans l'art qui me gêne, ni la compétition entre artistes, mais le fait que sa politique en matière de création manque absolument d'équanimité. La génération des artistes qui ont aujourd'hui autour de 60 ans a été vaporisée dans l'artosphère. Encore, dans les années 1980, a-t-on exposé les artistes de Supports/Surfaces. Ensuite, le pouvoir a été pris par un groupe et il ne l'a plus lâché. C'est très français, cette manière d'agir : on chasse entre soi, entre anciens élèves d'une même école d'art par exemple. Alors quand, comme moi, on n'est passé par aucune école... Dès que je suis arrivé à Paris, je me suis heurté de plein fouet à ce système.* »

Quand il arrive à Paris, en 1991, il a derrière lui une initiation aux techniques de la photo, une large expérience de la lutte anti-

nucléaire, un CAP de plombier-chauffagiste – « *Ça me sert, cette formation* » –, toutes sortes d'emplois temporaires, quelques rencontres délicates avec les forces de l'ordre et la Justice et un désir d'aller vers l'art si fort qu'il a ouvert une galerie à Saint-Saturnin-lès-Apt (Vaucluse) en 1983 – « *sa base arrière* » à l'époque, « *avant que le village ne soit à la mode* », précise-t-il –, suivie d'une deuxième, en 1989, sans plus de succès. Trois ans après, à Paris, il fonde la Galerie des Urgences, qui n'est pas une galerie mais une structure d'information sur le sida. L'affiche *L'art contre le sida ne sert à rien : mettez des capotes*, c'est lui. Pourquoi un artiste n'interviendrait-il pas dans la société où il vit, pour l'inquiéter à défaut de pouvoir la changer ?

Les pseudo-portraits sont une manière de l'inquiéter, en pervertissant l'imagerie publique, en mettant en évidence les codes de représentation et de propagande. Les sculptures en Scotch en sont une autre, plus spectaculaire.

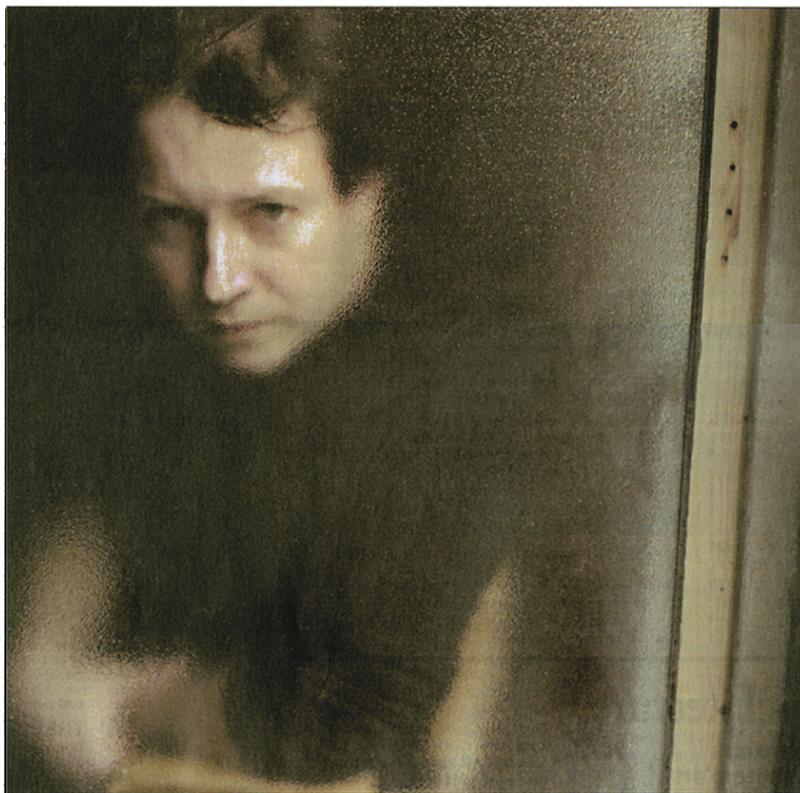
Depuis plusieurs années, Blanckart reconstitue méthodiquement des photos célèbres : l'exhibition du cadavre du Che, l'exécution d'un suspect dans une rue à Saïgon, d'après Eddie Adams, les fermiers américains ruinés par Walker Evans, les femmes nues de Helmut Newton. Autant d'icônes. Il les reconstitue en papier kraft et Scotch. Il les

appelle des *Remixes*. « *C'est très simple. Je froisse une feuille, comme ça – démonstration immédiate –, en forme de bras. Avec le Scotch, je fixe la forme.* » Ainsi construit-il ses figures, morceau par morceau. L'injection de résine assure le durcissement et la conservation. Pour les figures les plus complexes, une armature peut être glissée à l'intérieur de la masse de papier afin de la faire tenir droite. Elles n'ont que les couleurs qu'autorisent ces matériaux pauvres : brun, blanc, gris, noir.

Pour ses femmes d'après Newton, Blanckart a ajouté des chevelures d'étope. Elles sont terrifiantes, à mi-chemin entre le mort-vivant et la Vénus classique. « *Ma stratégie consiste à récupérer certains outils et images que la société produit, y compris parfois dans ce qu'ils ont de plus dérisoire et artificiel, pour en retourner la force contre ce qui est combattu.* »

Philippe Dagen

« *Don't go Breaking my Art* », Galerie Loevenbruck, 2, rue de l'Echaudé, Paris-6^e. Tél. : 01-53-10-85-68. Du mardi au samedi, de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 27 avril.
« *Quasi-objets* », Musée de l'Objet, 6, rue Franciade, Blois (Loir-et-Cher). Tél. : 02-54-55-37-40. Samedi et dimanche, de 13 h 30 à 18 h 30. Jusqu'au 28 avril.



STÉPHANE CAMBOLIVI/ALPH